

Véronique BRINDEAU

LOUANGE DES MOUSSES



Éditions
Philippe Picquier



*Mousses d'un vert profond
la poussière du monde est loin
Sen no Rikyû*

Elles sont d'avant le temps des hommes, bien avant celui des arbres et des fleurs. Avant même les fougères, tandis que naissent la première algue bleue et les forêts de prêles géantes, il y a trois cents millions d'années. Le temps dépose dans l'ombre cette « robe de mousse » que diront un jour les poètes japonais dans leurs carnets de voyage ou de grands recueils impériaux.

Les moines en pèlerinage y appuient leur tête et songent. Les jardins les accueillent, et les abords des temples. Aux auvents de chaume des ermitages, sur le moindre piquet vermoulu elles sont comme des fleurs des chemins au hasard du vent. Le jardin qui mène au pavillon de thé, par où va celui qui s'éloigne du monde, c'est de mousses qu'il est tissé. Elles sont l'immuable et unique décor du théâtre nô, peintes sur les branches d'un vieux pin tout nouveau, au « carrefour des songes »

où les vivants et les morts se parlent en bribes d'images,
et le cœur d'un poème du x^e siècle, extrait du *Kokinshû*,
que le Japon s'est choisi pour hymne :

*Puisse ton règne
durer mille et mille générations
jusqu'à ce que les pierres
forment des rochers
tout couverts de mousse*

De ce temps d'avant l'histoire, les jardins japonais se souviennent. Ils en témoignent avec soin, comme de tout ce qui garde trace du grand âge, lui font place autour des temples et portent au rang de trésor la mousse la plus simple comme nous le faisons de chênes vénérables, d'arbres majestueux ou rares, de roses. Il est ainsi à Kyôto, où vibrent pour les Japonais les plus délicates tonalités d'une nature où ils aiment à se reconnaître, un Temple des parfums de l'ouest, plus connu sous le nom de Temple des mousses, dont la parure végétale se résume à cet hôte ordinaire des forêts, la plus pauvre et la moins délibérée des parures: don du temps qui passe, que l'attention des jardiniers transforme en frais drapé d'émeraude courant entre les érables, les camphriers, les cèdres. Au point que ce haut lieu du bouddhisme zen,

dont le nom d'origine rappelle à la fois l'orientation, à l'ouest de la ville, et la direction du couchant, paradis du Bouddha, figure aujourd'hui l'un des archétypes du jardin japonais, admiré à l'égal des jardins secs les plus fameux, et tout premier nommé au panthéon horticole du Japon. Car c'est bien au Japon, et là seulement, que l'on cultive et admire ces mousses modestes, détestées de nos jardiniers, tout occupés au contraire à les détruire. Quand le Japon les apprécie, les entretient et les cultive, l'Occident les ignore le plus souvent ou les chasse : ennemies jurées de la divinité pelouse, elles ne font guère les délices que de quelques botanistes.

*Tout à la pensée
des cerisiers en fleur
dessus la mousse
j'établis ma demeure
et sommeille au printemps*

Fujiwara no Teika



Le nom des mousses, dans leur latin de botaniste, ne prête guère à la rêverie du promeneur. Ainsi, sans doute, de la plupart des espèces végétales, lorsqu'un terme plus familier ne s'offre à notre mémoire. Il faut être Jean-Jacques Rousseau pour s'émerveiller devant un spécimen de *Bupleurum falcatum*, au cours d'une de ses promenades d'après déjeuner, sur les hauteurs de Ménilmontant, comme il le relate dans la deuxième des *Rêveries du promeneur solitaire*. Un tel nom n'appartient qu'à la langue des botanistes, nul « frisson d'ombelle » n'y passe pour le rêveur ordinaire – bien qu'ombellifère soit le *Bupleurum*.

Ainsi vont la force et la faiblesse d'une taxinomie indifférente aux frontières : par son pouvoir de désigner chaque trace du règne végétal, quelle que soit la langue de celui qui vagabonde et herborise, elle nomme

et recense, tel un bibliothécaire pour qui tout ouvrage trouve place dans un ordre universel. Ce faisant, elle demeure étrangère au promeneur, qui ne peut en fixer le souvenir par un nom familier en lequel viendrait se fondre et vibrer la singulière qualité de son expérience. Ainsi des mousses, que le latin de Linné semble seul dénommer. Le français courant n'en connaît guère que trois – le dicrane en balai, l'éteignoir et la frullaine – quand la langue japonaise commune les accueille à foison dans une profusion lexicale qu'elle exerce tout aussi généreusement à l'égard des nuages. Et de même que là où nous peinons à reconnaître différentes variétés de cirrus ou de stratus, les Japonais regardent au loin ces « nuages en bancs de sardines », « nuages en écailles » ou « nuages maquereaux » annonciateurs de temps clair en automne, le moindre guide de poche de l'amateur de mousses, au Japon, rassemble plus de trois cents de ces noms usuels, tout emplis de lanternes, de pinceaux, d'écureuils et de givre. C'est dire comme peu nous les considérons, et comme, tout au contraire, le Japon les reconnaît comme familières, et depuis bien longtemps, depuis que les poèmes s'y déposent en de grands florilèges, dès les années 760 pour l'anthologie du *Manyôshû*, où la mousse trouve rang dans un lignage qui l'apparente à l'éternité, aux dieux, à la constance du cœur aussi.

Les amateurs de champignons sont plus heureux, dans les forêts et prairies d'Europe, qui peuvent lier leurs découvertes à ces noms que l'on dit communs. Pleurotes et bolets, girolles ou chanterelles, s'il ne les cueille ou les distingue, le promeneur en peut du moins « sonner le nom », comme on disait au temps de Diderot. Les adeptes des fougères, même, ont plus de chance, et peut-être doivent-ils cette exception à la passion que leur voua l'époque victorienne, dont témoignent abondamment les serres du grand parc de Kew Gardens aux environs de Londres. La désignation des choses végétales ferait-elle, en nos régions, allégeance première à leur usage dans la pharmacopée ou à l'office, abandonnant aux « simples » l'honneur de figurer dans la langue ordinaire ? Les choses que l'on voit seulement, sans les goûter, s'entourer de leur parfum ou de leur efficacité, n'auraient-elles droit de cité en notre langue ? Au XVIII^e siècle déjà, l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert notait à l'article « Mousse » :

« Chacun connaît cet ordre de plantes, et presque personne ne les connaît comme elles mériteraient de l'être : on y prend généralement peu d'intérêt. Peu apparentes et placées dans la classe des choses les plus communes et qu'on foule aux pieds, sort auquel la nature semble même les avoir destinées, puisqu'il n'en est presque point d'usuelles ; il n'est pas

surprenant qu'on y fasse communément peu d'attention, et que pendant longtemps les botanistes eux-mêmes les aient observées avec moins de soin que les autres plantes. »

Au Japon, leurs noms pleins d'images emportent dans leurs sonorités mouvements et couleurs; ils dessinent la ligne élancée d'un cèdre, la vapeur d'un nuage, la retombée d'un saule; au pied d'un cerisier de montagne, sur un muret de pierre ou une souche morte, ils font surgir, comme d'une lampe d'Aladin, des pinceaux de calligraphes, des lanternes de fête et des serpents, des nuées d'ombrelles ployant sous la brise, des écrevisses filant dans le courant d'une rivière, et tous ces arbres qui nous sont inconnus mais dont l'ombre soudain nous accompagne et nous rassemble en nous-mêmes, sur le chemin d'un sanctuaire. Et par le prodigieux pouvoir de nommer de cette langue, voici que dans le détail de ces mousses infimes, qu'on croirait indistinctes, soudain nous est présente la pointe effilée de la mousse « pinceau du Yamato » (*Campylopus japonicus*), à nulle autre pareille, qui occupe à elle seule toute une partie du jardin de mousses de Komatsu; voici la houppe de la « mousse-cyprès » (*Rhizogonium dozyanum*), ondoyante et légère, d'un vert mordoré comme un grain de chasselas mûr, rendue plus précieuse encore de la savoir bien

peu résistante à la pollution des villes. Et sitôt qu'on l'a reconnue, au débouché d'un sentier, sur les flancs érodés d'une lanterne de pierre comme sur le plus ordinaire de ces piquets de ciment usés dont elle affectionne le calcaire, son nom fait renaître le souvenir d'un matin à la Villa impériale Katsura. (Visitant ces lieux pour ainsi dire saints de l'architecture moderne, à l'ouest de Kyôto, depuis l'hommage que lui rendirent deux architectes du Bauhaus en visite au Japon, Walter Gropius et Bruno Taut, qui voyaient dans ses pavillons du XVII^e siècle un manifeste du modernisme, je me souviens peut-être plus encore de ces lanternes remisées par les jardiniers derrière ces mêmes pavillons, lanternes neuves qu'ils font ainsi vieillir, sous la pluie et la neige, comme un vin rare dans un chai, afin que, le moment venu de remplacer une lanterne du jardin trop altérée par le temps, la nouvelle ne jure trop et s'insère au contraire le plus naturellement dans le paysage, gommant pour ainsi dire le temps en favorisant la trace. A moins que la pierre calcaire, facilement friable, ne soit expressément choisie pour sculpter ces lanternes, non pas tant pour y graver des motifs que pour permettre aux mousses d'y accrocher les minces rhizoïdes qui leur tiennent lieu de racines, et déposer un peu de naturel sur ces pierres ouvragées dont les noms foisonnent eux aussi : lanterne pour regarder

la lune, la neige, lanternes dites chrétiennes car elles portent l'image de Marie depuis la venue de pères jésuites au XVI^e siècle – et qui trouvent place dans ces mêmes jardins de Katsura, semblables à celle sur laquelle s'ouvre le roman de Kawabata Yasunari *L'Ancienne Capitale*.)

Comment résister à la mousse « givre qui se dépose », et combien son nom nous est bien plus une province que ce *Racomitrium lanuginosum*, comme il nous montre mieux l'extrémité transparente de ses feuilles minuscules qui la nimbe d'un azur fragile. Et la « mousse-lanterne » qui pousse à hauteur d'homme et parfois même nous surplombe, prenant appui sur les rebords de ciment des clôtures dont l'acidité lui convient, comme l'exposition aux rayons du soleil, et pavoise pour nous de son nom un chemin qui devient une fête. Et puis encore la « mousse d'argent », la plus répandue de toutes peut-être, l'une des plus résistantes aussi, que l'on trouve jusqu'au sommet du mont Fuji, et dont la couleur cendrée de cinéraire se reconnaît aussitôt, tout comme ses touffes ramassées en îles rondes que l'on voit sur les toits de chaume, mais qui s'immisce aussi entre les pavés des rues. Que la plus ordinaire des mousses, qui pousse pour ainsi dire sous nos pas de citadins, porte un nom si précieux nous restitue un peu du délicat Pavillon d'argent de Kyôto et de son énigmatique aire de sable où vient briller la

lune dont l'éclat lui donne son nom, bien plus que les feuilles d'argent qui ne vinrent jamais parachever le toit rêvé par le shôgun Yoshimasa, il y a cinq siècles. Voici la « grande ombrelle » et le « petit cyprès », la « mousse des sables », la « mousse-cigare » si commune aux murets de clôture, dont les feuilles, par temps sec, virent au brun et se rétractent – puis s'ouvrent à nouveau, et verdissent, à la première ondée; celle encore que l'on surnomme « écureuil » et qui grimpe en effet en spirale rousse sur les branches; et puis la « mousse-phénix », à la double rangée de feuilles le long de l'empennage de sa tige, dont mon guide de poche affirme le plus doctement et le plus naturellement du monde qu'elle est en tout point semblable aux plumes de l'oiseau merveilleux, avec cette même assurance que l'on trouve au *Sakutei-ki*, le premier traité de l'art des jardins au Japon, au XI^e siècle, dans la description des « îles en forme de brume » ou « en forme de nuage », lesquelles doivent précisément reproduire l'apparence de nuées poussées par le vent s'étirant dans le ciel – aussi précisément que l'île montagneuse, l'île en forme de plaine, l'île boisée, en forme de lagune desséchée ou d'écorce de pin. (Le naturaliste Jean-Baptiste Lamarck tenta bien dans son *Annuaire météorologique pour l'an XIII*, comme le rappelle Gilles Clément, une nomenclature des nuages – en balayures,

en voiles, attroupés ou pommelés –, sans succès. Nous sommes depuis voués, ici, aux termes latins d'une classification instituée par Howard, et qui sont bien éloignés d'un usage commun.)

La langue japonaise donne ainsi aux nuages, aux îles des jardins, à leurs lanternes de pierre comme aux mousses, ces noms que l'imaginaire n'oublie et dont il s'enchant. On pourrait presque à l'infini les appeler en une litanie dont la « mousse du souvenir », *shinobugoke*, serait la première nommée, elle qui dessine en réduction, comme autant d'étoiles, les fines terminaisons de cette fougère dont on teignait autrefois les étoffes dans la province de Shinobu, qui se trouve être aussi le vocable du souvenir et parfois du regret.

Ainsi s'imprime dans un nom, intimement en nous et pourtant à la surface même des choses, à la manière des mousses sans racines, et plus encore qu'il ne s'inscrit ou se grave, un végétal dont la trace colorée se dissout dans le temps, sur le mode léger d'une estompe, d'une vapeur que vient dissiper la lumière. L'« herbe du souvenir », ainsi qu'on la désigne le plus souvent dans les traductions de textes classiques, qui croît sur les auvents de chaume des demeures laissées à l'abandon, semble ainsi excuser le lyrisme de son nom sous le vocable ordinaire d'un nom de province, comme un kimono sobre doublé d'une soie rare.